

Repères

N° 05 - Août 2026

Le Magazine de l'Éducation — ISSN 2337-2982

VACANCES SCOLAIRES **60 JOURS** POUR GRANDIR AUTREMENT



EDUCATION CIVIQUE

**L'ÉCOLE A-T-ELLE
ABDIQUÉ ?**



JUNIOR DIAKHATÉ « NIINTCHE »,
**L'ENSEIGNANT QUI REDONNE UNE
NOUVELLE ÂME À NOS ÉCOLES**



POURQUOI L'ÉDUCATION ET LA FORMATION ?

VERTU

Parce que c'est un domaine qui porte le nom d'une vertu.

URGENCES

Parce que les problématiques adressées sont du domaine de l'urgence et conditionnent notre développement.

COMMUNICATION

Parce que l'Éducation et la Formation exigent une communication pointue et adaptée.



***Educ'Action met à
votre disposition son expertise
pour réaliser vos besoins en:***

- Production de vidéos
- Reportages
- Conception et impression de brochures, livrets, magazines, kakémono, affiches, etc.
- Location de studio ou régie pour enregistrement d'émissions ou productions audiovisuelles

Pour toute information complémentaire,
veuillez contacter notre service marketing au :

+221 33 868 75 76



Chers parents, chers enseignants, chers professeurs, chers élèves et étudiants,

*Le Directeur Général
Siré Ndong*

C'est le temps des vacances. Mais c'est aussi le temps des bilans.

Nous venons de refermer une année scolaire 2025-2026 dense. Des efforts. Des réussites. Des déceptions aussi. Et globalement, les examens se sont bien déroulés. Les centres ont ouvert à l'heure. Les surveillants ont fait leur travail. Des milliers de jeunes ont composé dans la dignité. Pour cela, je tiens à saluer le travail de l'administration scolaire, l'engagement des enseignants et professeurs, la mobilisation des parents, et surtout le courage de nos élèves et étudiants.

Mais un bilan honnête, c'est aussi regarder ce qui n'a pas fonctionné. Et cette année encore, nous devons parler d'un sujet qui nous fait mal : le fléau de la fraude, du BFEM au BAC. Des téléphones qui sonnent en pleine composition. Des sujets qui circulent la veille sur les réseaux. Des «arrangements» proposés à prix d'or. Des adultes, censés encadrer, qui cèdent à la facilité.

Alors la question se pose, et elle est grave : Qui est responsable ? Est-ce la faute des parents qui, par amour mal placé, veulent «aider» leur enfant à tout prix ? Est-ce la faute de l'administration qui ne sécurise pas suffisamment les épreuves ? Est-ce la faute de certains professeurs qui monnayent des fuites ? Est-ce la faute d'un système où la corruption a trouvé une brèche ?

La réponse est simple : nous sommes tous responsables.

À Repères Magazine, nous refusons cette fatalité. C'est pourquoi dans ce numéro d'août 2026, nous mettons l'accent sur le civisme et l'instruction

civique.

C'est l'affaire de toute la nation. Je vous souhaite à tous d'excellentes vacances. Reposez-vous. Profitez de vos familles. Et revenez plus forts, plus déterminés, plus citoyens. ●

“Août est arrivé”



Repères
Le Magazine de l'Éducation

ISSN 2337-2982

REPÈRES MAGAZINE
ÉDITÉ PAR EDUC'ACTION

Adresse

Almadies Zone 5 lot 19,
route du King Fahd Palace
Dakar - Sénégal

**DIRECTEUR GÉNÉRAL
SIRÉ NDONGO**

**DIRECTEUR DE PUBLICATION
JEAN PIERRE CORREA**

**DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
MAME DIARRA DIOP**

**COORDONNATEUR
PAPA BIRAM DIOP**

**RÉDACTEUR EN CHEF
MOUSTAPHA DIAKHITÉ**

**IMPRESSION
DALTON SÉNÉGAL**

Sommaire



EDITO

Chers parents, chers enseignants, chers professeurs, chers élèves et étudiants,

P3

DÉCOUVERTE

DAUST, *au cœur de la fabrique de cracks de l'innovation mécanique et technologique*

P5

ACTUALITÉ

SESSION 2026 DU BAC

Lycée Scientifique d'Excellence de Diourbel : Les secrets d'un brillant exploit

P7

ENTRETIEN AVEC.

DOCTEURE RAMA DIALLO TALL, SOCIOLOGUE

« Le baccalauréat ne doit pas être un tribunal familial pour régler ses comptes... »

P12

DOSSIER

VACANCES SCOLAIRES

60 jours pour grandir autrement

P16

PORTRAIT

Mamadou Diakhaté, dit « Junior Niintche »

L'enseignant qui redonne vie à nos écoles

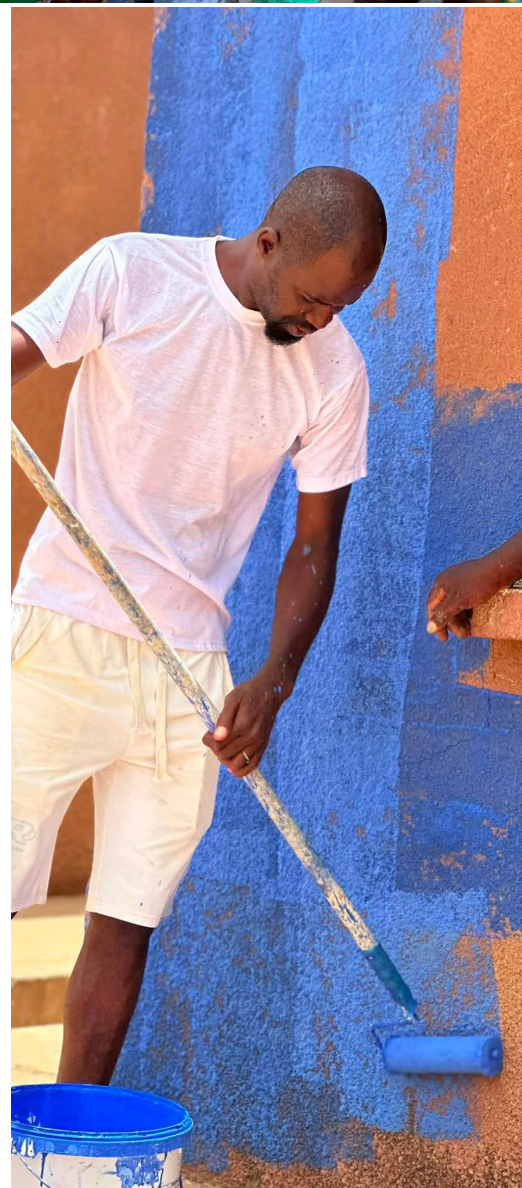
P27

LA CHRONIQUE DU DOYEN JP

L'INSTRUCTION CIVIQUE

OÙ EST PASSÉ LE CITOYEN ?

P29



DAUST

Au cœur de la fabrique de cracks de l'innovation mécanique et technologique

C'est une école pas comme les autres. À Dakar American University of Sciences and Technology (DAUST), des dizaines de projets innovants et technologiques, susceptibles de booster le développement économique du continent africain sont produits chaque année par les étudiants. Des inventions qui touchent divers secteurs tels que l'agriculture, l'industrie, les télécommunications ou encore l'intelligence artificielle.



Tracteur, tricycle, buggy... C'est un décor captivant, dès le premier pas dans les lieux. Loin de les déparer, les rais de lumière, émis par les rayons soleil en cette mi-journée, illuminent ces engins, exposés par endroit dans la cour de

l'université privée. Des machines qui symbolisent ce joyau, implanté dans la localité de Somone, sur la petite côte, dans la région de Thiès. « Le choix de DAUST ici à Somone, c'est le destin. L'idée au départ était de nous installer à Dakar. En 2017, on était en quête de locaux.

Mais cela n'a pas été facile. Par Hasard, Dr. Ndao (le fondateur, NDLR) est venu ici à Somone et est tombé amoureux du cadre de vie. C'est ainsi que nous nous sommes installés ici », se rappelle Dr. Amadou Lamine Touré, Directeur académique de DAUST.

Depuis sa création en 2017, Dakar University of Sciences and Technologies (en français : l'université des Sciences et des Technologies de Dakar), fait de l'innovation son mantra. Un principe aussitôt enseigné aux dizaines d'étudiants que l'institut privé forme, une fois admis au sélectif concours d'entrée.

« DAUST est une université américaine qui mise sur la pratique. Tous les étudiants ont des projets. Toutes ces œuvres que vous voyez ici sont des projets d'étudiants », indique Mouhamed Diop, responsable du laboratoire mécanique.

Bleu comme le ciel et blanc comme la pureté et la sagesse, les murs de l'université privée s'érigent sur trois étages. Trois niveaux divisés en trois ateliers : mécanique, électronique et informatique.

Des officines, où les étudiants sont mis à l'épreuve de la pratique. Brice Kébé, responsable des projets à DAUST, a intégré l'université, après deux années dans un institut privé.

« Quand j'arrive à DAUST, je me suis rendu compte que moi, étudiant de la troisième année, avec toute la théorie acquise, je vois des apprenants de la première année faire des trucs exceptionnels que je ne peux pas faire. Et c'est ainsi que j'ai remarqué la différence entre le système francophone et celui anglophone, qui s'appuie vraiment sur la pratique », retrace-t-il.

Mouhamed Diop a connu l'expérience de la pratique. L'ingénieur mécanique a lui aussi étudié à DAUST. Lunettes bien accrochées, il inspecte encore son tracteur. Utilisé pour l'agriculture, cet engin à deux roues aux couleurs noire, blanc et rouge est alimenté par un moteur. Le responsable du laboratoire mécanique a hérité de ce projet, durant son cursus à DAUST. « Avant moi, il y avait deux étudiants qui étaient dessus. Mais avec mes expertises et ce que j'ai appris à DAUST, je suis parvenu à tout redessiner. Cela m'a pris une année pour avoir tout ce prototype », indique-t-il.

Agriculture, élevage, les réalisations des étudiants embrassent divers secteurs d'activité. Au cœur du laboratoire mécanique, plusieurs innovations prennent vie, surtout dans le domaine de la navigation



maritime. Ici, des étudiants de la 2ème année travaillent sur la construction d'un navire de surface sans équipage. Piloté par le biais de l'intelligence artificielle, cette invention est destinée à répondre aux défis sécuritaires, liés à la surveillance des côtes sénégalaises. « L'objectif est de créer quelque chose qui pourra être tout le temps à la surface de l'eau pour prendre des vidéos et de surveiller ce qui se passe aux alentours. A DAUST, on a lancé la création de ce navire, afin de contrôler nos côtes à distance, à l'aide des téléphones ou des ordinateurs », précise Mouhamed Diop.

Après quelques pas d'escaliers, cap sur le premier étage, au laboratoire électronique, où les étudiants s'affairent à la réalisation de robots intelligents. C'est le cas de ce drone à six hélices. « Il a pour but de nettoyer les vitres des immeubles et des gratte-ciels. Il est équipé d'une pompe, reliée à une bassine à eau. Il s'envole, part en hauteur et commence à asperger un liquide savonneux pour nettoyer les vitres », explique Brice Kébé.

Les étudiants de DAUST deviennent automatiquement opérationnels au terme de leurs études. Après

une période de stage obligatoire de six mois dans des structures nationales, une bonne partie des apprenants se tournent ensuite vers l'entrepreneuriat. C'est à l'image de Mouhamed Mboup, qui vient de finir sa soutenance. « J'ambitionne de travailler pour moi-même. Parce que j'ai beaucoup de projets. Je prévois de mettre en place ma propre structure dans le domaine de l'agriculture, puisque c'est ma passion », prévoit-il.

A DAUST, les étudiants obtiennent le diplôme d'ingénieur après la formation. Une distinction arrimée au système américain. Ils ont donc la possibilité de poursuivre leurs études aux Etats-Unis.

Telle est la vision portée en 2017 par le fondateur de l'université privée qui a formé des dizaines d'étudiants. Maître de Conférences au département de génie mécanique et des matériaux de l'université de Nebraska-Lincoln, le Dr. Sidy Ndao a eu pour vocation, de faire de DAUST, « la Sillycon Valley du Sénégal », en référence au principal pôle mondial de la haute technologie en Californie, aux Etats-Unis.

M.D



SESSION 2026 DU BACCALAURÉAT

LYCÉE SCIENTIFIQUE D'EXCELLENCE DE DIOURBEL

Les secrets d'un brillant exploit

100% de taux de réussite, 59 mentions, 28 « TRÈS BIEN », des performances qui confirment l'excellence du Lycée Scientifique de Diourbel dans le milieu éducatif au Sénégal. Ces résultats enregistrés par l'établissement sont le fruit d'un encadrement de qualité, mais aussi d'un cadre propice à l'évolution des élèves.

■ Par Moustapha Diakhité

Le Lycée Scientifique d'Excellence de Diourbel réalise une fois de plus un gros coup à la session 2026 du Baccalauréat. L'établissement enregistre un taux d'admis de 100%. Un carton plein ayant produit 59 mentions. « Nous avons eu au total 28 mentions TRÈS BIEN, 25 mentions BIEN et 6 mentions ASSEZ-BIEN » en séries S1 et S2, se félicite le proviseur du

LSDE, Pape Mohamed Diop. Cet exploit dépasse légèrement celui de l'année dernière, où l'école avait réalisé un taux de 100%, avec 19 candidats qui avaient eu la mention « TRÈS BIEN ». Des résultats exceptionnels que l'administration du lycée voyait déjà venir. « Pendant l'année scolaire, ces résultats se faisaient sentir au premier semestre. Les résultats des élèves étaient très

satisfaisants. Surtout en Terminale, où la plus faible moyenne était de 15 », indique M. Diop. Le LSDE consolide ainsi sa réputation au plan national et se positionne comme l'un des principaux viviers de l'excellence scientifique au Sénégal. Une prouesse rendue possible grâce à la qualité de l'enseignement dispensé au sein de l'institution.

Un environnement propice à un enseignement de qualité

Situé à la périphérie de Diourbel, sur la route de Mbacké et dans la commune de Patar, le Lycée Scientifique d'Excellence de Diourbel est créé par décret n°2016-1226 du 19 août 2016.

Il s'agit d'un établissement public dédié à l'enseignement secondaire scientifique au Sénégal. Placé sous la tutelle du ministère de l'Éducation nationale, il ne compte que les S1 et S2. Chaque année, 60 candidats intègrent ce temple de l'excellence en classe de Seconde, à la suite d'un concours d'entrée très sélectif.

« En Seconde, l'entrée est très sélective. Nous dispensons des cours qui sont à la hauteur du lycée. En plus des cours normaux, il y a des séances d'encadrement afin de prendre en charge les élèves qui font face à des difficultés », précise le proviseur du LSDE.

Les apprenants du Lycée bénéficient d'un régime d'internat complet avec une bourse d'étude. L'administration se distingue également par son engagement envers une éducation de qualité, qui met l'accent sur la rigueur académique. L'objectif est clair : s'assurer que chaque élève puisse atteindre son potentiel grâce à des interventions multiformes et multidimensionnelles de toute la communauté éducative.

« Nous espérons dans les années à venir éradiquer la mention ASSEZ-BIEN »

Cette année, le Lycée Scientifique d'Excellence de Diourbel a, par ailleurs, étalé son rayonnement dans les autres centres d'examen. C'est le cas au Lycée d'enseignement général et à l'école primaire Mac Mackane Fay, où les candidats du LSDE ont obtenu cinq mentions « TRÈS BIEN », neuf mentions « BIEN » et une mention « ASSEZ-BIEN » en série S2.

A travers cette nouvelle performance, la direction est en passe d'atteindre l'un des objectifs majeurs qu'elle s'était fixée : éradiquer la mention



« PASSABLE ». Pour les années à venir, l'administration compte mettre le curseur plus haut.

« Notre souhait est de faire en sorte qu'il y ait plus de mentions TRÈS BIEN et BIEN. Nous sommes sur la bonne voie. L'équipe pédagogique est prête à travailler dans ce sens.

Nous espérons dans les années à venir éradiquer la mention ASSEZ-BIEN. A terme on ne parlera que de la mention TRÈS BIEN et BIEN », se projette le proviseur du LSDE, par ailleurs professeur de Sciences-Physiques.

Come-back d'un ancien agent de l'ANSD

C'était un rêve d'enfant. Mafatim Diaw l'a réalisé à ses 52 ans. Après avoir interrompu ses études à bas-âge, le quinquagénaire, qui a fait le tour du Sénégal en tant qu'agent-enquêteur, est retourné aux bancs au centre de l'Institut Islamique Supérieur de Louga. Il y ressort avec le précieux sésame : son diplôme de Baccalauréat.

« Oui, j'ai eu le Bac à 52 ans », proclame-t-il d'un ton solennel. Il aura fallu pour Mafatim Diaw, des années d'attente, de contraintes professionnelles et une volonté intacte de reprendre le chemin de l'école. Aujourd'hui, il voit dans cet exploit, la réussite de l'aboutissement d'un rêve longtemps repoussé, mais jamais abandonné.

Candidat libre pour sa 5ème tentative au Baccalauréat, l'homme aux poils blancs au menton a su retrousser les manches, en suivant des cours pendant ses heures libres. « Je suivais des cours de renforcement avec l'appui de quelques professeurs d'Histoire-Géographie et de Mathématiques. Il m'avait envoyé le programme. A chaque fois que j'avais un temps libre j'allumais mon ordinateur pour réviser » se rappelle encore Mafatim Diaw.

Le Bac en main, c'est une grande joie au sein de la famille de ce père polygame. « Ils ont accueilli la nouvelle avec gaieté. Les membres de ma famille ont rendu grâce Dieu, qui m'a donné la force de me présenter à cet examen et de le réussir », se réjouit-il.

Une maladie à l'oreille, le début des blocages

Un ouf de soulagement pour le candidat le plus âgé à ces épreuves. Toutefois, Mafatim peine à se passer de son parcours parsemé d'embûches. Né en 1974 à Coki, dans le sud du département de Louga, Mafatim Diaw a bien connu l'école avant le début de ses calvaires.

« J'ai fait mon enfance à Coki. J'ai fréquenté l'école élémentaire à Coki. J'ai ensuite été admis au Collège d'Enseignement Moyen Technique de Louga en 1987 où j'ai



passé le BFEM avec succès en 1992. Mais par la suite, j'ai suspendu mes études pour cause de maladie », confie-t-il.

Une otite (une infection à l'oreille), est venue chambouler son cursus. Mais avec endurance, Mafatim a tant bien que mal tenté de rebondir et de poursuivre ses études.

« J'ai été transféré en 1992 au lycée Blaise Diagne de Dakar pour me rapprocher plus des structures de santé. J'ai fait le Bac pour la première fois en 1997 sans succès. J'ai refait une autre tentative l'année suivante. Ça n'avait pas marché aussi car j'étais absent à l'épreuve de français. A cette époque la maladie m'avait beaucoup affaibli », détaille-t-il.

Un riche parcours professionnel

Inapte pour poursuivre ses études, Mafatim décide alors de changer de cap et de se lancer dans la quête d'un métier. C'est ainsi qu'il devient agent commercial dans une société à la fin des années 98. Puis, il exerce comme agent communautaire dans une ONG et dans des centres de santé. Une

profession qui lui a permis de faire le tour du Sénégal.

En 2015, Mafatim atterrit à l'Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie (ANSD), comme agent enquêteur. Depuis maintenant 3 ans, le fils de Coki exerce dans la fonction publique, au service départemental de Commerce de Kébémér.

Toutefois, malgré ses activités professionnelles, l'ambition d'obtenir le Bac est restée intacte.

« Le travail m'a pris beaucoup de temps. Je m'inscrivais presque chaque année au baccalauréat sans pouvoir me présenter aux épreuves. Mais l'année dernière j'ai décidé de reprendre avec sérieux les études. En conséquence, Dieu a fait que j'obtienne le diplôme », raconte le bachelier de 52 ans.

Une réussite que beaucoup magnifie à Louga. Mohamed Diémé, président du jury 1661 installé à l'institut islamique Al Hanafiya salue son parcours exemplaire.

« En cinq années de présidence de jury, c'est la première fois que je vois un candidat de cet âge réussir le baccalauréat. C'est un symbole fort pour les jeunes qui, parfois, ne fournissent pas les efforts nécessaires pour réussir » dit-il.

Après le Baccalauréat, le quinquagénaire garde l'ambition de poursuivre des études supérieures afin d'approfondir ses connaissances. Mafatim Diaw tient ainsi à lancer un message d'espoir à la jeunesse.

« Le bonheur est au bout de l'effort et le savoir est la base de tout », indique-t-il, appelant les élèves à cultiver le goût de la lecture dès le primaire, à anticiper la préparation des examens et à respecter scrupuleusement les règles.

M.D

SESSION 2026 DU BACCALAURÉAT

Fary Ndao, le rêve ingénieux du Premier de son centre en Terminale S1

Fary Ndao, élève en classe de Terminale S1 au Lycée Alboury Ndiaye de Linguère, est sorti premier de son centre à la session 2026 du baccalauréat. A seulement 18 ans, le jeune amoureux des sciences ambitionne d'approfondir ses études pour réaliser son rêve : devenir ingénieur.

■ Par Moustapha Diakhité

Son nom est à jamais inscrit au panthéon du plus grand et ancien Lycée du département de Linguère, dans la région de Louga. Alors que ses compagnons de la même génération ont préféré pencher pour les Séries Littéraires, laissant en rade celles Scientifiques et Techniques dans le département, Fary Ndao brave « Le possible » : décrocher son Baccalauréat S1, au lycée Alboury Ndiaye, avec à la clé la mention « BIEN ».

A 18 bougies, le natif du village de Guénène, à quelques kilomètres de Linguère, s'est très tôt intéressé aux matières scientifiques. « J'ai toujours été passionné de la science. Ce qui a boosté ma motivation c'est mon grand frère, ancien de l'École Polytechnique de Thiès. Actuellement il est ingénieur. A chaque fois, il me disait de me spécialiser dans les Séries Scientifiques. Il m'achetait des livres et des documents pour m'inciter à apprendre », raconte Fary Ndao.

Le Bac, l'enfant de Linguère l'a eu avec une moyenne de 14,33/20. Loin de s'en féliciter, il opte l'humilité. La tête sur les épaules. Conscient que le chantier reste encore vaste pour atteindre son objectif. « Certes, je m'attendais à avoir le Bac. Cela ne m'a pas vraiment surpris. Mes proches non plus. L'essentiel était de l'avoir avec la mention. La Série S1 n'a pas du tout été facile. Il a fallu beaucoup d'efforts », relate-t-il.

Le Bac en main, Fary se projette déjà. Cependant, pour lui, la meilleure option est de poursuivre ses études



dans son pays. « Beaucoup me disent d'aller approfondir mes études à l'extérieur. Mais le mieux pour moi est de rester au Sénégal. Puisque j'ai eu à tenter des concours par le passé, je vais juste me préparer et en refaire. Je rêve d'intégrer l'École Polytechnique de Thiès pour sortir avec le diplôme d'ingénieur. J'ai la conviction que tout ce qui se fait à l'extérieur en termes de formation, peut aussi se faire à l'EPT », soutient-il.

« J'ai demandé au censeur de lui trouver un vélo pour faciliter ses déplacements... »

Au Lycée Alboury Ndiaye de Linguère, les performances de Fary Ndao sont sur toutes les langues. Tous ceux qui l'ont côtoyé voient en lui un élève studieux, travailleur et sérieux. « Fary Ndao est un élève qui travaille beaucoup. Je l'avais depuis l'année dernière en première S1. A chaque devoir, il s'en sortait avec des notes allant de 15 à 19/20. C'est un élève très sérieux », témoigne son professeur de Sciences Physiques Ousmane Diackou. Fary Ndao, c'est aussi des efforts et de sacrifices acharnés, vu les conditions difficiles dans lesquelles il évoluait. Habitant du village de Guénène, venir à l'école nécessitait de longs kilomètres de marche. Il a fallu l'intervention de ses encadreurs pour mieux soulager ses déplacements.

« Il est un passionné des cours. Même lors des cours de renforcement organisés le soir, il était toujours présent, malgré la distance longue entre son village et l'école. C'est pour cela qu'en début d'année j'ai demandé au censeur de lui trouver un vélo pour faciliter ses déplacements », confesse M. Diackou, qui dit s'engager à l'accompagner dans ses études supérieures. ●

EDUQUER C'EST AGIR



À Repères Magazine, notre rôle n'est pas seulement d'informer. Notre rôle est d'  duquer. Et   duquer, c'est d'abord transmettre des valeurs. Dans ce numéro d'août, nous mettons l'accent sur le civisme et l'instruction civique. Un grand dossier pour revenir aux fondamentaux : Qu'est-ce qu'être citoyen ? Qu'est-ce que le mérite ? Qu'est-ce que l'effort ? Qu'est-ce que la responsabilité ? Nous voulons faire de l'apprenant un citoyen en devenir. Un jeune qui comprend que tricher aujourd'hui, c'est se mentir à soi-même. Un jeune qui comprend que le raccourci d'hier devient le mur de demain. Parce que le jour des concours, le jour des entretiens d'embauche, le jour où il faudra produire de vrais résultats, il n'y aura plus de « corrigé » à acheter. Il n'y aura que son savoir. Et son caractère.

Nous bannirons toujours ces facilités. Non par morale, mais par lucidité. Parce qu'elles se payent toujours. Au prix fort. Dans les universités où l'étudiant décroche. Dans les entreprises où le jeune diplômé n'a pas le niveau. Dans notre pays, qui a besoin de compétences vraies pour se construire.

Chers parents, votre rôle est irremplaçable.

Dites à vos enfants que vous êtes fiers d'eux quand ils travaillent, pas seulement quand ils réussissent. Chers enseignants, vous êtes les gardiens du temple. Votre exemple vaut plus que mille discours.

Chers élèves et étudiants, vous êtes l'avenir. Ne bradez pas votre avenir pour une note volée. Les vacances qui commencent doivent être studieuses.

Lisez. R  visez. Formez-vous. Ouvrez-vous au monde. Préparez la rentrée 2026-2027. Faisons-en une année de savoirs accrus et de connaissances renouvelées. Une année où nous remettons l'excellence au centre. Une année où nous disons ensemble : au Sénégal, on réussit par le travail. Repères sera à vos côtés pour accompagner ce chantier. Avec des analyses, des témoignages, des outils pour les parents et les profs. Parce que l'  cole n'est pas l'affaire de l'  cole seule. C'est l'affaire de toute la nation.

Nous vous souhaitons à tous d'excellentes vacances.

Reposez-vous. Profitez de vos familles.

Et revenez plus forts, plus déterminés, plus citoyens.

ENTRETIEN AVEC...

DOCTEURE RAMA DIALLO TALL,

SOCIOLOGUE, CHERCHEURE, SPÉCIALISTE ENFANCE,
ADOLESCENCE, PROTECTION SOCIALE



« Le baccalauréat ne doit pas être un tribunal familial pour régler ses comptes... »

Lundi 6 juillet 2026, les résultats du premier tour du Baccalauréat tombaient. Pour les candidats, l'attente du verdict sonne comme un moment de supplice, des instants où l'adrénaline monte à son plus haut niveau. La pression familiale, le regard des autres et la comparaison laisse des sueurs froides. En cas d'échec, les conséquences peuvent être funestes. Stress, évanouissement, Suicide... Dans cet entretien, Docteur Rama Diallo TALL, sociologue, chercheuse, spécialiste Enfance, Adolescence et Protection sociale, analyse cette forte pression sur les candidats au baccalauréat et donne des clés pour une meilleure gestion de ces situations.

Comment expliquer le cas du candidat au Baccalauréat à Matam, qui s'est donné la mort après avoir constaté son échec à l'examen ?

Ce drame est tragique et très difficile pour la famille et pour

la communauté mais il faut faire attention cela ne peut pas être expliqué par une seule cause. Généralement, c'est quand une situation ou plusieurs facteurs accumulés dans la vie de l'individu peuvent pousser une personne à se donner la mort. L'échec au baccalauréat seul ne peut pas expliquer ce suicide.

Le plus souvent, des éléments peuvent expliquer cela comme les détresses psychologiques, la pression, les attentes personnelles, familiales ou sociales, le jugement, la honte, les difficultés personnelles préexistantes. Car il est très possible que le candidat traversait des problèmes qui ont impacté sur son échec.

Ce fait social qu'est le suicide rappelle l'importance d'accompagner les candidats avant et après les examens mais de valoriser l'assistance sociale dans les écoles.

Pourquoi les examens sont-ils source de pression et de stress pour les candidats ?

Il faut comprendre d'abord que l'examen symbolise un moment où les connaissances, les savoirs et les compétences d'un candidat sont évalués sur un temps bien déterminé. A cet effet, les examens sont souvent une source de pression et de stress chez le candidat.

Plusieurs facteurs peuvent expliquer ces pressions et ces stress :

- D'abord, les examens renferment beaucoup d'enjeux comme l'obtention d'un diplôme, l'accès à une formation, à un emploi ou à une bourse. Tous ces enjeux augmentent naturellement la pression.

- Ensuite un autre facteur qui est important : la peur de l'échec. En effet, nombreux sont les candidats qui craignent de ne pas réussir ou de décevoir leurs proches, leurs enseignants ou eux-mêmes et cette peur peut provoquer de l'anxiété.

- Le manque de préparation peut aussi être un facteur déclencheur, surtout lorsque le candidat n'est pas prêt et que les révisions sont insuffisantes, mal organisées, mal préparées, le sentiment de ne pas être prêt renforce le stress.

- La pression sociale et familiale, les attentes des parents, des enseignants ou de la société peuvent amener les candidats à se sentir obligés d'obtenir d'excellents résultats.

- De même, la gestion du temps pendant les épreuves et la quantité de travail à accomplir sont souvent des sources d'inquiétude.

- Enfin, les réactions physiques

et émotionnelles comme l'angoisse, les mains moites, les difficultés de concentration et le manque de sommeil sont aussi des facteurs qui impactent sur le candidat. Face à une situation perçue comme importante, le corps libère des hormones du stress.

Cependant, il faut noter que le stress peut ne pas être aussi un aspect négatif dans la vie d'un candidat à un examen. Chaque individu gère son stress à sa manière. Pour certains le stress stimule la motivation, la concentration et tant d'autres éléments. Pour d'autres en revanche, il nuit aux performances et cause des

perturbations au niveau de la mémoire, de la réflexion et surtout sur la confiance en soi.

Quel doit être la responsabilité des parents vis-à-vis de leur enfant en classe d'examen ?

Les parents ont un rôle essentiel dans les études et la réussite de leur enfant. Les parents dont leur enfant est en classe d'examen ont surtout l'obligation de créer un environnement favorable à l'apprentissage et au bien-être de leur enfant.



Dans nos sociétés, le baccalauréat est devenu depuis quelques temps une attraction pour la famille, le quartier et bien d'autres espaces où évolue le candidat ou le parent du candidat. Ce qui fait que la pression sociale prend le dessus sur la responsabilité des parents. Cette pression est devenue source de stress pour les parents qui n'arrivent pas à la gérer et ils la transposent au candidat tout au long du processus des révisions jusqu'à la proclamation des résultats en passant par l'examen.

Il ne faut pas que les parents oublient que leur rôle premier est de protéger leur enfant. Et il y a quelques principales responsabilités qu'il faudrait qu'ils prennent en compte :

- Encourager et motiver en soutenant moralement leur enfant et en valorisant ses efforts ce qui permettra de lui donner confiance.

- Assurer un cadre propice aux études en mettant à sa disposition un endroit calme pour réviser et veiller à ce qu'il dispose du matériel nécessaire et limiter les distractions.

- Suivre surtout sa scolarité en s'intéressant à ses résultats : échanger avec les enseignants si nécessaire et l'aider à organiser son travail sans faire les tâches à sa place.

- Veiller à son équilibre de vie comme par exemple l'encourager à avoir un sommeil suffisant, une alimentation équilibrée et des moments de détente car ces éléments favorisent la concentration et la mémorisation.

- Éviter une pression excessive ce qui est essentiel, le baccalauréat ne doit pas être un tribunal ou un panel familial pour régler ses comptes avec la famille, la belle famille, le quartier, et autres espaces de rencontres. Les parents doivent fixer des attentes réalistes et éviter les comparaisons avec d'autres.



- Écouter les inquiétudes de son enfant, le rassurer et lui rappeler que sa valeur ne dépend pas uniquement de ses résultats scolaires.

En résumé, ce qu'il faudra retenir les parents ne doivent pas seulement attendre de bons résultats au baccalauréat. Leur mission principale est d'accompagner leur enfant avec écoute, confiance, encouragement et bienveillance, afin qu'il puisse donner le meilleur de lui-même dans les meilleures conditions possibles.

Un enfant ne peut pas supporter beaucoup de pressions, sa charge mentale est très limitée, trop de charges et de paroles blessantes deviennent lourdes à porter.

Comment gérer un échec à l'examen face au regard de la société ?

L'échec à un examen ne marque pas la fin de la vie d'une personne. Il constitue une difficulté à surmonter, mais ne définit ni

la valeur ni les capacités d'un individu. Il convient d'adopter des attitudes qui permettront de surmonter cet échec. Tout d'abord il y a l'acceptation de l'échec avec lucidité, reconnaître ses résultats permettra de tirer des leçons. Ensuite, le soutien moral et affectif de la famille, des enseignants, de la société, des amis sont primordiaux, le candidat a plus besoin de soutien que de jugement. Enfin, ce qui est plus important, c'est apprendre de ses erreurs, persévérer avec détermination, comprendre que la réussite ne se limite pas à un diplôme et surtout affirmer sa place dans la communauté et éviter l'isolement.

En résumé, l'échec à un examen est une étape qui peut être dépassée. Avec le soutien de la famille, des enseignants et de la société, ainsi qu'avec de la persévérance et une volonté de progresser, il peut devenir une occasion de grandir et de construire un avenir réussi. Ce n'est pas l'échec qui détermine une vie, mais la manière dont on y réagit.

M.D

Aïssatou Sy, deuxième de son Centre avec la mention « TRÈS BIEN », le prix de l'excellence et de la discipline

Aïssatou Sy, élève en classe de 3ème au CEM Les Martyrs C de Thiaroye, est sortie deuxième de son centre d'examen avec la mention « TRÈS BIEN », à l'issue du premier tour du BFEM.

« **S**es résultats ne nous surprennent guère. Elle est excellente sur toutes les matières. Math, Français... Elle a de bonnes notes sur tout », tels sont les propos de sa maman Awa.

Aïssatou Sy fait sa fierté ainsi que de l'ensemble de ses proches, après avoir décroché son BFEM, en sortant deuxième de son centre avec une moyenne de 16,45/20. Cerise sur le gâteau, elle l'emporte avec la mention « TRÈS BIEN ».

Les bonnes notes obtenues par l'élève au CEM Les Martyrs C de Thiaroye ne sont pas le fruit du hasard. Elles sont le résultat d'une rigueur notable et d'une discipline remarquable quant à ses études.

« D'abord je ne perds pas du temps avec le téléphone. En plus, je parviens à comprendre les leçons en classe. Enfin, je m'organise bien pour pouvoir réviser une fois à la maison. Durant mes heures libres, je lis. Il m'arrive aussi de suivre des cours sur YouTube afin d'approfondir mes connaissances » raconte-t-elle.

« Mon objectif est d'être médecin... »

A 16 ans, Aïssatou Sy rêve grand. Après le BFEM, la native de Thiaroye ne se fixe pas de limite. Elle entend réussir avec brio son cursus secondaire. Contrairement à beaucoup qui préfèrent choisir les Séries Littéraires, Aïssatou mise sur celles Scientifiques. « Je veux me spécialiser dans les Séries Scientifiques. C'est ce qu'on



m'a d'ailleurs proposé à l'école », confie-t-elle.

Sûr d'elle, la deuxième de son centre au BFEM nourrit une confiance solide et une passion débordante pour les matières dominantes en « Série S ». « Je n'ai

pas de soucis pour ces matières. Je sais que je peux le faire et je vais y arriver. Mon objectif est d'être médecin à l'avenir. Je suis donc obligée d'être bonne dans les matières scientifiques pour atteindre ce but », affirme-t-elle.

« Nous sommes attentionnés sur ses études et ses fréquentations »

Awa, sa maman, a tout d'une mère heureuse. Honorée de voir sa fille inscrire son nom dans l'histoire du CEM Les Martyrs C de Thiaroye et de figurer parmi les meilleurs élèves du Sénégal. Cet exploit est né d'une vigilance et d'un suivi accru sur les études de son enfant.

« Dès l'ouverture de l'école, nous lui avons dit de se concentrer au maximum. Parce que nous nous étions fixés des objectifs clairs », relate Awa.

Une fois à la maison, la maman d'Aïssatou se met dans la peau d'une surveillante de classe. Selon elle, la moindre minute était précieuse.

« A partir de 21h, je confisque son téléphone. Elle ne pouvait l'utiliser qu'à des horaires précis. Elle se met alors à réviser ses leçons. Et à 23h30, elle est déjà au lit. Elle n'a pas trop de fréquentations. Elle n'a qu'une seule amie. Elles ont toutes les deux décroché leur BFEM », confesse Awa.

La page du BFEM tournée, cette dernière se focalise désormais sur l'évolution de sa fille en cycle secondaire. Aïssatou Sy, qui rêve de poursuivre ses études à l'extérieur, une fois le Baccalauréat en main.

M.D

VACANCES SCOLAIRES

60 JOURS POUR GRANDIR AUTREMENT

Des millions d'élèves et leurs parents attendent chaque année et avec impatience les grandes vacances scolaires. Après 10 mois d'études, d'intensité, de sacrifices et de pression, cette période sonne telle une page tournée. Un moment de détente, de distraction pour les estivaliers mais aussi de préparation de l'année scolaire 2026 - 2027.

Le 31 Juillet 2026, l'École ferme ses portes. Cette clôture de l'année scolaire marque le début officiel des grandes vacances d'été. Comme chaque année académique, cette période est déterminée et fixée par le ministère en charge de l'Éducation nationale.

En septembre 2025, le ministre Moustapha Mamba Guirassy publiait le décret fixant le calendrier 2025 - 2026.

Ce planning prenait en compte les écoles, les établissements et les daaras au Sénégal. Il stipulait que l'année scolaire débutait le 6 octobre 2025 pour le personnel

administratif et enseignant, et le 8 octobre 2025 pour les élèves. La fin officielle des cours était prévue le 31 juillet 2026.

Toutefois, cette fermeture ne concerne pas simultanément tous les élèves. Ceux qui sont en classe d'examen dans le secondaire (BAC et BFEM), ont étudié et composé jusqu'au mois de Juillet. Pour les autres élèves, l'année a pris fin en Juin dernier.

Malgré tout, après dix mois, comprenant 1.240 heures d'enseignement sur une semaine allant du lundi au samedi, une page se retourne pour les élèves. Une période de détente.

Un nouveau cap pour plus de 3 millions d'écoliers.

Ces élèves ont ainsi plus de deux mois pour retrouver un nouveau souffle, après une année charnière, marquée par des perturbations répétées et d'intenses évaluations. Dans leurs agendas, diverses activités sont cochées. Si les uns penchent pour des activités ludiques, les autres s'accrochent aux cartables, aux stylos et aux cahiers pour mieux préparer l'année académique 2026 - 2027, dont le calendrier n'est pas encore déterminé.

M.D

LES COLONIES DE VACANCES

Des bouffées d'air encadrées

Sortir, voyager, jouer, tel est le projet de plusieurs écoliers et parents d'élèves en cette période de grandes vacances scolaires. Pour se faire, l'inscription dans une collectivité éducative reste la donne. Loin de se limiter qu'à une simple immersion dans un lieu précis pour jouer ou apprendre, ces sorties demeurent très encadrées et obéissent à plusieurs exigences. Pour leur tenue, plusieurs dispositions sont prévues par la loi sénégalaise, qui n'hésite pas à sévir en cas de manquement.



Elles sont devenues une tradition. Comme chaque année, alors que l'école fait ses adieux, les affiches publicitaires et flyers inondent l'internet et les réseaux sociaux pour annoncer la tenue de collectivités éducatives communément appelées colonies de vacances.

Elles sont nombreuses, les écoles ou institutions éducatives à en organiser durant l'été, moment où la météo affiche des pics de chaleur. Lac Rose, Saly, les Îles Saloum, Dindéfelo, Banjul, Praia, tels sont,

entre autres, les destinations les plus prisées. Chacun y va pour son propre compte dans l'organisation de ces sorties.

Considérée comme un séjour de loisirs éducatifs pendant les vacances scolaires, une « colo », est faite pour les mineurs (généralement de 4 à 17 ans) sans les parents. Cet accueil collectif avec hébergement dure de quelques jours à plusieurs semaines.

Les enfants y évoluent dans un environnement propice à leur épanouissement, loin du cadre familial. Il favorise l'autonomie et

la socialisation à travers diverses activités. Sa tenue nécessite cependant, de se conformer aux orientations de la loi.

L'organisation de colonies de vacances, une législation stricte

Vu de loin, l'on croirait à une préparation abordable, voire banale. Une simple sortie pédagogique comme en font beaucoup d'écoles, en regroupant des élèves de la petite, de la moyenne et de la grande section. Mais rien de tout cela.

Tenir une colonie de vacances répond à plusieurs préalables, notamment des procédures juridiques précises. Parce qu'étant des pratiques strictement encadrées par la loi sénégalaise.

Avant tout, il faut retenir que c'est depuis les années soixante que des colonies de vacances se tiennent. A l'époque on parlait « d'Activités de plein Air », puis « Centres de vacances », à l'occasion des premières journées pédagogiques nationales de l'éducation populaire, tenues à Diourbel les 5 et 6 Mai 1963.

Au fil des années, les colonies deviennent une mode. Ainsi pour mieux les encadrer et organiser leur déroulement, le ministère de la Jeunesse et des Sports d'alors publie deux Décrets : le n°61-1081, puis le n°81-681 du 7 juillet 1981.

Ces dispositions organisent les conditions d'hygiène et de sécurité des communautés éducatives. Elles régissent et contrôlent aussi la qualité du personnel, chargé d'encadrer les participants.

Aussi, après validation par les autorités, sénégalaises, le Décret n°81-681 du 7 juillet 1981 a officiellement remplacé le concept « Colonie de vacances » par « Collectivités Educatives ».

Ce terme englobe outre les secteurs traditionnels (colonies de vacances, patronages, centre aérés, chantiers, camps d'adolescents, caravanes), les mouvements et associations de jeunesse dits « d'éducation populaire ».

Un personnel qualifié exigé

L'organisation, le suivi et l'encadrement des colonies requiert des ressources humaines qualifiées et de qualité. Un personnel qui doit être validé par le ministère de la Jeunesse et des Sports, conformément au Décret n°81-681 du 7 juillet 1981. Une équipe dont les membres doivent être « diplômés d'Etat » et avoir valablement « l'autorisation d'exercer ».

Cette équipe doit comprendre le Directeur de la colonie qui est le responsable juridique de l'activité. Il est chargé de formuler et d'adresser des demandes d'autorisation au ministère, qui les valide ou non. Celui-ci doit être assisté par un Adjoint.

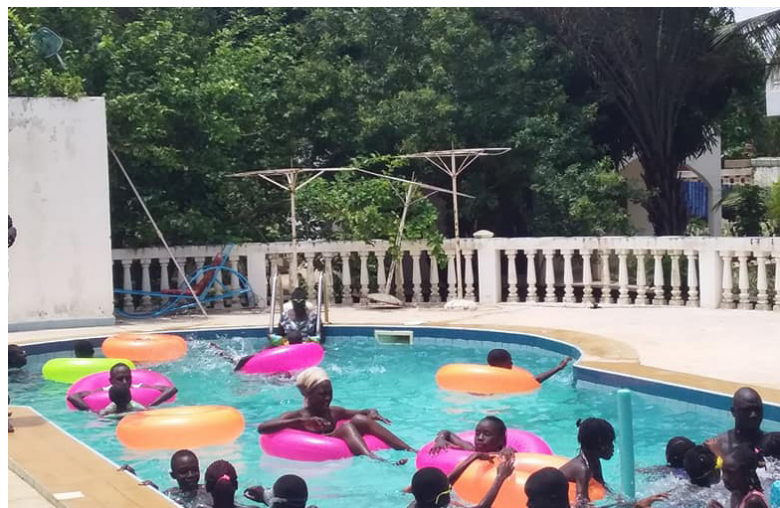
Vient ensuite l'Adjoint sanitaire. Comme le stipule la législation, il doit s'agir d'un médecin résident avec un à la clé un BAC+7 ou BAC+8. Il peut aussi s'agir d'un infirmier d'Etat ou un Etudiant en Master 2 en Médecine. Le personnel doit par ailleurs disposer obligatoirement d'un Maître-nageur. Surveillant de baignade, il a pour mission d'accompagner les activités nautiques (avec l'autorisation d'exercer). Il doit aussi disposer d'un diplôme.

Un intendant est aussi recommandé à la délégation pour assurer la logistique. Il est également responsable de la restauration, de la lingerie et ou encore l'hygiène.

L'équipe doit en plus être composée d'un moniteur disposant d'un diplôme d'Etat. Il est chargé de superviser les activités des enfants.

Un personnel technique est par ailleurs exigé. Notamment un chauffeur qualifié, de cuisiniers et un technicien audiovisuel.

M.D



VACANCES EN « COLO »

Du loisir, de l'apprentissage et des défis



En ce mois d'Aout, période où les vacances scolaires battent leur plein, les collectivités éducatives se déploient. Plusieurs associations ou organisations se mobilisent et s'affairent dans la tenue de colonies de vacances dans les quatre coins du pays ou à l'extérieur. Diverses activités sont inscrites dans l'agenda, pour assurer aux élèves de beaux moments de détente, après une année scolaire charnière.

Dépôts de documents administratifs, demandes d'autorisation au niveau du ministère de la Jeunesse et des Sports, rencontre avec les parents d'élèves, vérifications de données, visites de terrains, c'est la course contre la montre dans beaucoup d'écoles et d'organisations initiatrices de colonies de vacances. C'est le cas de l'association Enfance Sourire Sénégal, spécialisée dans le bien-être et l'épanouissement

des enfants et des adolescents dans le pays. Cette société s'apprête abriter une colonie de vacances privée. L'évènement se tient du 30 juillet au 13 Aout 2026 à Lac Rose, à environ 35 kilomètres dans le Nord-Est de Dakar. 15 jours, c'est la durée que se fixe l'association pour atteindre son objectif : « la tenue d'une colonie de vacances pour contribuer à l'éducation, à la socialisation et au bonheur des enfants, dans un cadre sécurisé et encadré par une

équipe passionnée ». Mais la réussite de cette mission requiert d'emblée de se conformer aux normes. « La particularité des colonies privées est qu'il s'agit d'un produit que nous vendons à des particuliers. Nous avons exposé nos activités dans un document de huit pages que le parent doit consulter. Nous y avons mis les clauses. S'il est d'accord sur le principe, nous organisons une rencontre physique où il a la possibilité de poser des questions

pour les détails. Lorsqu'on tombe d'accord, il signe les documents et régularise l'inscription en validant l'acompte », explique René Mame Waly Sarr, directeur d'Enfance Sourire Sénégal.

S'ouvre alors une autre étape dans le processus de préparation de la colonie de vacances. Dans cette phase, les associations s'attellent dans l'analyse et dans la vérification de données des élèves-participants. Extraits de naissances, fiches d'aptitude médicale, copie du tuteur légal, autorisations de baignade, autorisations de prise d'images... tout est scruté et validé en collaboration avec les parents.

Baignades, sports, veillées... bouger et apprendre pour s'épanouir

Une fois les formulaires d'inscription remplis, les demandes d'autorisations validées et les moyens mobilisés, le top départ est donné pour la villégiature. Un séjour de deux, voire trois semaines pour des dizaines d'enfants, pour leur permettre de changer d'air. Un nouveau souffle afin de mieux rafraîchir la mémoire et la préparer pour la prochaine année scolaire. Pour y parvenir, les organisateurs inscrivent dans leurs agendas diverses activités. « Quand on va en colonie, beaucoup d'excursions se font. On en organise au moins trois à quatre sur les quinze jours. Mais plus on s'éloigne du Sénégal, plus on multiplie le nombre d'excursions. C'est important pour l'aspect découverte », précise René M. W. Sarr.

Le directeur d'Enfance Sourire Sénégal indique par ailleurs qu'un volet culturel est au programme. « Tous les soirs, nous organisons des veillées de différentes thématiques. Il y a des veillées de types "kassak", avec la mise en scène de "kankourang et des circoncis. Des veillées ethniques se tiennent aussi pour faire connaître les différentes ethnies. Nous tenons aussi des feux de camps, de même que des veillées contes et légendes, assurées par un volontaire déguisé en "grand-père" avec les enfants

autour du feu. Le cadre est installé pour permettre aux enfants vivant en zone urbaine et qui n'ont jamais connu ces réalités, de se ressourcer », détaille M. Sarr.

En ce qui concerne les activités sportives, le ministère de la Jeunesse et des Sports définit chaque année le thème qui doit être employé dans les collectivités éducatives. Cette saison, la thématique porte sur « les Jeux Olympiques de la Jeunesse », dont l'organisation est prévue en octobre prochain à Dakar.

« On fera cette année beaucoup de sport, des compétitions par équipes, des activités où les enfants sont séparés en plusieurs groupes pour compétir », le tout suivant l'esprit des J.O.J, souligne le patron de l'association Enfance Sourire Sénégal.

Ce que gagne l'enfant ?

Au terme des colonies de vacances, les organisateurs passent au bilan. Tout est mis au peigne-fin pour examiner ce qui a marché et ce qui l'est moins. Le curseur est en grande partie mis sur l'évolution de l'enfant, qui au terme de l'année scolaire, a préféré vivre l'aventure. Pour beaucoup d'associations, à l'image d'Enfance Sourire Sénégal, un bilan positif est toujours noté au tableau. « L'expérience que nous

avons eu montre qu'un travail est fait sur le plan de la socialisation de l'enfant. Ils sont nombreux à être seuls dans leurs appartements. Leurs parents souhaitent qu'ils évoluent dans un cadre social, qu'ils apprennent à se faire des amis, à cohabiter puisqu'ils sont logés à deux ou trois par chambre selon les hôtels », indique notre interlocuteur.

En dehors de l'aspect social, l'enfant en colonie apprend aussi à être autonome renchérit-il. « Par exemple, on invite l'enfant à faire certaines tâches. Son lit, il doit le refaire seul. Ranger ses draps. Il doit aussi apprendre à manger par lui-même. Mais aussi à respecter les réalités socio-culturelles comme le fait de saluer lorsqu'on se réveille et dire Merci. Nous avons vraiment des retours très positifs après chaque colonie de vacances », confie-t-il.

Au moment où les vacances scolaires atteignent leur apogée, beaucoup d'élèves plongent en colonie à la découverte d'un nouveau cadre de vie. Toutefois, des milliers préfèrent les passer chez eux, dans leurs secteurs, chacun en ce qui le concerne, fixant son propre agenda pour une « pause école » récréative.

M.D



GAI GAI L'ÉCOLIER : C'EST DEMAIN LES VACANCES !

Les cahiers au feu et les maîtres au milieu

Tu entends ce bruit-là ? C'est le bruit des valises qu'on ferme trop vite. Des baskets qui courent dans la cour. Des « Maîtresse, c'est l'heure ? ». C'est le mois de juillet qui arrive. Et avec lui, le mot magique : COLONIE DE VACANCES.



Ferme les yeux 2 secondes. Odeur de mer ou de brousse, draps qui sentent le soleil, chambrées à 8 lits, veillées sous les étoiles, premiers bobos au genou et premiers fous rires. Avant, on appelait ça « partir au vert ». Aujourd'hui on dirait « déconnecter ». Mais au fond, la

colonie de vacances, ça n'a jamais changé de mission : apprendre la liberté en apprenant à vivre ensemble.

Alors à quoi ça servait ? Et surtout, qu'est-ce que ça apporte encore à nos gamins, à l'équité et à leur équilibre ? Attache ta casquette, on part en car.

1. RETOUR VERS LE FUTUR : À QUOI SERVIRAIENT LES COLOS ?

Il faut remonter à après la guerre. Les villes fument encore. Les enfants sont pâles, entassés dans les immeubles. L'État et les mairies, les comités d'entreprise, l'Église

aussi, se disent : « Il faut sortir ces mômes de là. Il faut du soleil, du lait, du grand air. »

Naissance officielle en France en 1936 et les congés payés. Le Front Populaire invente les vacances pour tous. Et la colo devient l'outil. À quoi ça servait concrètement ? La colo sanitaire d'abord.

Sortir les enfants des taudis de Paris, Lyon, Marseille. Les envoyer 1 mois à la mer ou à la montagne pour « prendre des couleurs ». Des médecins pesaient les enfants à l'aller et au retour. Objectif : Prendre 2kg. C'était la santé publique version maillot de bain.

La colo éducative ensuite

Les pédagogues des années 50-70 avaient une idée géniale : et si l'école continuait mais sans tableau ? Apprendre à faire son lit. À laver son gobelet. À respecter un chef de centre. À chanter en chœur. À se taire quand un copain parle. C'était l'Instruction Civique en short. On y apprenait la République en jouant au capitaine du bateau.

La colo sociale enfin

Le fils du directeur et la fille de la femme de ménage dans la même tente. Le même goûter. Le même jeu de piste. Dans les années 60-80, la colo était l'un des seuls endroits où la mixité sociale n'était pas un slogan. C'était une réalité. 40 jours où ton nom de famille comptait moins que ta capacité à faire un nœud de chaise.

En résumé : la colo servait à 3 choses. Gonfler les poumons, muscler le caractère, et mélanger la France, puis ensuite du temps de mon enfance, le Sénégal.

2. AUJOURD'HUI : UN LUXE OU UNE NÉCESSITÉ ?

Bon. On ne va pas se mentir. La colo a pris un coup. Télé, tablettes, stages de foot à 500.000 frs, peur des parents, manque de centres. Beaucoup de familles disent : « On part tous ensemble au village » ou « Il reste à la maison avec la nounou ».

Erreur. Grosse erreur.

Parce qu'aujourd'hui la colo ne sert



plus à prendre du poids. Elle sert à reprendre de l'équilibre. Et ça, c'est encore plus vital.

Voici ce qu'elle apporte :

A. POUR L'ÉQUITÉ SOCIALE : L'ASCENSEUR À RÊVES

L'école est censée être égale pour tous. Mais dès 16h30, l'inégalité revient au galop. Chez certains : cours d'anglais, tennis, voyages. Chez d'autres : écran, solitude, quartier.

La colo, quand elle est bien faite et aidée, casse ça. Comment ?

1. Elle met tout le monde au même départ.

À la colo, personne n'a sa PS5. Personne n'a sa chambre. Le fils du ministre et le fils du cordonnier mangent les mêmes haricots verts. Ils dorment sous la même moustiquaire. Pendant 15 jours, l'argent ne sert à rien. Ce qui compte c'est qui sait faire

le meilleur feu de camp. C'est brutal et c'est magnifique. L'enfant découvre que la valeur d'un autre ne tient pas à ce que possèdent ses parents.

2. Elle ouvre des fenêtres qu'on n'a pas à la maison.

Jamais mis les pieds à la mer ? La colo t'y emmène. Jamais fait d'escalade, de théâtre, de course de pirogue ? La colo te prête un casque et te pousse. Pour beaucoup d'enfants, surtout en banlieue ou en zone rurale, la colo est le premier voyage, la première fois qu'ils voient des étoiles sans pollution lumineuse.

C'est ça l'équité : donner à tous le droit d'avoir des « premières fois ».

3. Elle décompresse les familles.

Une maman solo qui bosse tout l'été, un père au chômage... envoyer

son enfant 3 semaines en colo avec les aides sociales ou municipales, ou même entrepreneuriales, c'est lui offrir des vacances ET souffler. C'est un acte de justice. L'enfant part, la famille tient. Sans les colos, les vacances creusent l'écart. Avec les colos, elles le réduisent.

B. POUR L'ÉQUILIBRE DES ENFANTS : L'ANTIDOTE AU MONDE D'AUJOURD'HUI

Nos enfants vont bien ? Oui. Mais ils sont fatigués. Fatigués d'écrans, fatigués de performance, fatigués de devoir être « parfaits ». La colo, c'est la cure de désintox. Et ça fait un bien fou.

1. Elle réapprend le corps.

Se lever avec le soleil. Courir pieds nus. Nager. Tomber. Se relever. Sentir la pluie. On déconnecte du virtuel pour se reconnecter au réel. Un enfant qui grimpe à un arbre apprend plus sur le courage qu'en 10 vidéos YouTube. Le soir il est crevé. Il dort. Pour de vrai. Plus de nuits blanches devant TikTok.

2. Elle réapprend le lien.

Pas de « Maman ». Pas de « Papa » pendant 15 jours. Il faut se débrouiller. Demander de l'aide à un adulte qu'on ne connaît pas. Négocier avec un copain pour avoir la dernière part de gâteau. La colo, c'est 300 micro-conflits et 300 micro-réconciliations par jour. C'est une école des émotions. On y apprend la frustration, la jalousie, la fierté, la loyauté. Un enfant qui a géré une dispute de chambrée à 10 ans sera un adulte qui saura gérer une réunion à 30 ans.

3. Elle réapprend l'ennui et l'imaginaire.

Le plus grand luxe de la colo : il n'y a rien à faire. Et c'est là que tout commence. On invente des cabanes. On raconte des histoires de fantômes. On regarde passer les nuages pendant 20 minutes sans culpabiliser. On soigne la maladie du siècle : l'hyperstimulation. On laisse au cerveau le temps de rêver. Et un enfant qui rêve bien, grandit bien.

4. Elle fabrique des citoyens.

Le conseil des enfants. Le responsable de table. La corvée de vaisselle. Le respect du règlement. C'est la République miniature. On vote, on perd, on gagne, on accepte. On vit avec des gens différents de soi. C'est exactement ce qu'on a perdu à l'école avec la disparition de l'Instruction Civique. La colo le fait sans le dire.

3. MAIS ATTENTION : UNE BONNE COLO, PAS N'IMPORTE LAQUELLE Parce que oui, il y a colo et colo. La bonne colo, celle qui soigne l'équité et l'équilibre, elle a 3 ingrédients : Des animateurs formés, pas des baby-sitters.

Des gens qui savent poser un cadre mais aussi lâcher du lest. Qui savent chanter faux et écouter vrai. De la mixité assumée. Du risque maîtrisé. Oui on peut se faire une écharde. Oui on peut pleurer le 2e soir. C'est le prix pour apprendre à être grand.

GAI GAI L'ÉCOLIER !!!

Alors voilà. La colonie de vacances ne sert plus à faire grossir les enfants. Elle sert à les faire grandir. Elle est un ascenseur social déguisé en toboggan. Elle est un psy déguisé en moniteur de voile. Elle est une école de la République déguisée en bataille d'eau. Dans 10 ans, votre enfant ne se souviendra pas de la 3e leçon de conjugaison du mois de juin. Mais il se souviendra du soir où, à 22h, dans le noir, 20 voix ont chanté faux sous la tente. Il se souviendra de l'ami à qui il ne ressemblait pas et avec qui il a partagé sa lampe torche. C'est ça la colonie.

C'est « Gai gai l'écolier ». C'est les cahiers au feu. Et c'est les maîtres, enfin, au milieu. Pas devant le tableau. Au milieu du cercle, en train de jouer. Alors cette année, envoyez vos enfants en colos. Pour l'équité. Pour l'équilibre. Pour les souvenirs. Parce que demain, ce sont les vacances. Et les plus belles vacances, ce sont celles qu'on vit à plusieurs.



L'INSTRUCTION CIVIQUE, CETTE ABSENTE QUI NOUS GOUVERNE

On parle de citoyenneté tous les jours. On la réclame. On la pleure. On l'invoque quand ça dérape. Mais qui l'enseigne encore ? Dans ce dossier de Repères, l'État déroule ses outils : programmes, campagnes, chartes, slogans. Beau papier. Belle communication. Nous posons une autre question : et dans la classe, où est-elle ? Parce que l'instruction civique a disparu des écoles. Discrètement. Sans bruit. Et avec elle, une génération qui grandit sans boussole. Pourtant, des résistants existent. Rencontre avec un citoyen qui se donne corps et âme à l'école et au bien-être des élèves. Nous irons aussi chercher ce « nouveau type de Sénégalais » qu'on appelle de nos vœux. Est-il né ? Le fabrique-t-on ? Ou l'attendons-nous encore ? Entre les outils de l'État et l'invisibilité du terrain, entre l'idéal et la réalité, ce dossier dit une urgence : sans instruction civique, pas de République. À lire. À débattre. À transmettre.

INSTRUCTION CIVIQUE : ET SI L'ÉTAT AVAIT DÉJÀ MIS LES OUTILS ?



Il est ressenti dans l'espace du savoir qu'on avait perdu le sens de l'Instruction Civique. Et si l'État avait juste changé le nom et la forme ? Parce que depuis quelques années, au Sénégal, l'Instruction Civique ne s'appelle plus comme ça. Elle s'appelle EDD : Éducation au Développement Durable. Et elle est censée être dans toutes les classes, de CI à

CM2. Voici ce que l'État est censé faire sur cette problématique.

1. LE CADRE : L'EDD POUR 2030

L'Éducation au Développement Durable n'est pas un gadget. Elle est inscrite dans l'initiative nationale « EDD pour 2030 » et dans le Plan sectoriel de l'éducation.

Objectif officiel : inculquer des comportements écocitoyens dès l'école primaire. Traduction : former des enfants qui connaissent leurs droits, leurs devoirs, et qui savent vivre ensemble avant de devenir des adultes. Concrètement, à l'élémentaire, l'EDD passe par 2 grandes activités disciplinaires.

2. VOLET 1 : LE « VIVRE ENSEMBLE » C'EST L'INSTRUCTION CIVIQUE VERSION 2026.

C'est ici que se cache l'ancienne Éducation Civique, Morale et Sanitaire. Elle a changé de nom mais pas de mission.

Que veut-on apprendre aux enfants ? Au CI et CP : Les bases. Dire bonjour. Respecter son voisin. Laver ses mains. Partager les crayons. C'est la socialisation. Apprendre que la classe est une petite société avec des règles. Au CE1 et CE2 : On monte d'un cran. Les règles de civisme. La courtoisie. La vie en communauté. Comment on s'adresse à un adulte ? Que fait-on si quelqu'un tombe dans la cour ?

Au CM1 et CM2 : Là on entre dans le dur.

Étude des institutions locales. Rôle des maires, des délégués de quartier. Fonctionnement des associations. Notions de citoyenneté, de genre, de paix. L'objectif est clair : « L'élève doit pouvoir analyser le rôle d'une organisation communautaire ». Comment ça se fait en classe ? Le maître ne fait plus cours magistral. Il part d'un problème réel.

Exemple de séance CM2 type:

1. On rappelle les règles de vie du quartier
2. On présente un cas : « Il y a des ordures partout dans notre rue, que fait-on ? »
3. On analyse : Qui est responsable ? La mairie ? L'association de jeunes ? Nous ?
4. On conclut : « L'association de quartier unit les forces pour l'intérêt général ».
5. On évalue : Et si c'était une panne d'eau demain ?

Et on évalue comment ? Pas seulement avec une note. On



observe l'enfant dans la cour : est-il solidaire ? Respectueux ?

À l'écrit, au CFEE, l'épreuve d'EDD propose des « situations-problèmes ». Pas du par cœur. De la réflexion citoyenne. En résumé : « Vivre ensemble », c'est l'Instruction Civique plus la pratique. Moins de théorie, plus de comportement.

3. VOLET 2 : « VIVRE DANS SON MILIEU » c'est L'ÉCO- CITOYENNETÉ.

Si « Vivre ensemble » s'occupe des hommes, « Vivre dans son milieu » s'occupe de la planète.

Les 3 chantiers :

1. Gestion des déchets et hygiène : La classe propre, l'école propre, le quartier propre.
2. Économie de l'eau et énergie : Fermer le robinet. Éteindre la lumière.
3. Changement climatique : Expliquer la sécheresse, les inondations, et comment s'adapter. L'idée n'est pas de faire des cours de sciences. C'est de créer des réflexes. Un enfant qui ramasse un sac plastique à l'école doit le faire aussi à la maison.

Le But est de former les maîtres et tester de nouveaux outils. Des jardins scolaires, des clubs EDD, des campagnes de sensibilisation.

4. ALORS OÙ EST LE PROBLÈME ?

Si tout ça existe sur papier, pourquoi ai-je l'impression que l'Instruction Civique a disparu ?

3 raisons possibles :

1. Le nom a changé, la mémoire non.

Les parents cherchent « Éducation Civique » dans l'emploi du temps. Ils ne trouvent pas. Ils pensent que c'est supprimé. Or c'est devenu « Vivre ensemble » dans « EDD ». Il faut le dire clairement.

2. La formation des maîtres. Une belle fiche pédagogique CM2 ne sert à rien si le maître n'a pas été formé aux débats citoyens. Faire une « situation problème » demande plus d'aisance que dicter une leçon.

3. Le passage à l'acte. On peut apprendre les statuts d'une association en CM2. Mais est-ce que l'école a un partenariat réel avec une association de quartier ? On peut parler de gestion des déchets. Mais est-ce que l'école a des poubelles de tri ? L'État a prévu le cadre. Maintenant il faut les moyens, la formation, et le suivi.

QU'EST DEVENU LE NOUVEAU TYPE DE SÉNÉGALAIS ?

■ Par Moustapha Diakhité

Le constat est effarant. A la limite, ahurissant. Alors qu'on nous promettait il y a une quinzaine d'années un Nouveau Type de Sénégalais (NTS), ce à quoi nous assistons aujourd'hui est tout le contraire. Une société de plus en plus enfoncée dans la voie de la perdition.

Le NTS, la pensée avait été portée à l'époque par une frange engagée de la société, en première ligne des rappeurs, dont quelques-uns avaient fréquenté les grandes universités du pays.

Des artistes qui faisaient du genre musical Rap l'arme pour tirer la sonnette d'alarme, face aux mœurs et valeurs qui commençaient à s'effondrer. La catégorie la plus visée par les messages délivrés : les jeunes, notamment évoluant dans les quartiers et villes populaires.

Toutefois, cette vision tant promue n'a eu que l'effet d'un pétard mouillé. Nous faisons face en cette année 2026, à une société affaissée, orpheline de vertus, condition essentielle à son développement socio-économique.

Inutile d'aller loin pour rechercher les facteurs. Le nœud du problème, il faut le trouver dès le bas-âge, là où sont censés être formés et instruits les plus jeunes : l'École.

Ne nous voilons pas la face. Certes, l'École a depuis la nuit des temps produit des cadres qui continuent à servir avec

brio notre pays. Du primaire à l'université, c'est une formation de qualité qui s'illustre à travers les réalisations de compatriotes au Sénégal et ailleurs. Cependant, c'est dans cette même École, productrice de compétences, qu'est « diplômé » le Faux.

Tricherie, fraude au Bac et au BFEM, indiscipline, absentéisme, débauche, la liste est loin d'être exhaustive sur le spectacle qui se présente à nous. Un réseau « de tricheurs » tombé à la session 2026 du Bac, téléphones et AirPods saisis. Une dizaine de candidats au BFEM arrêtés, les épreuves partagées sur Tik Tok et Whatsapp. Plusieurs « comploteurs » traqués.

Oui « tolérance zéro ! » comme l'avait indiqué le ministère de l'Éducation nationale. Parce que ceux qui réussiront par passer par les mailles du filet, deviendront demain, les faux médecins, policiers, gendarmes, douaniers, inspecteurs. Un pays de Faux où tout est parti de la tricherie.

Comme l'illustre le journaliste Moussa Kamara, : « la tricherie est abjecte. Ceux qui s'y adonnent ne peuvent être comme les autres. Ils plastronnent aujourd'hui dans des stations qu'ils ne méritent pas ».

Chapeau bas ! aux parents qui ont réussi leur mission. Encadrer et éduquer leurs enfants, jusqu'à qu'ils franchissent les portes du Mérite.



MAMADOU DIAKHATÉ, DIT « JUNIOR NIINTCHE »

L'enseignant qui redonne vie à nos écoles

Il est devenu un des acteurs incontournables de l'École sénégalaise. Mamadou Diakhaté, enseignant de formation, fait de la réhabilitation d'établissements scolaires délabrés son combat de tous les jours. Très populaire sur les réseaux sociaux, il été à l'initiative de la reconstruction de plusieurs dizaines d'école sur l'ensemble du pays. REPÈRES Magazine braque ses projecteurs sur les activités scolaires de cet instituteur, de plus de 30 ans.



« **J**unior Niintche », c'est sous ce sobriquet qu'il est le plus connu. Le surnom dont il répond le plus. Qui fait son identité. « C'est un surnom qui m'a été donné par des amis Mandjack quand j'étais beaucoup plus jeune. Cela signifie "un homme". Le surnom me plaisait bien et je l'ai conservé pour en faire mon nom de signature dès l'avènement de Facebook en 2008 », se souvient-il encore.

Grand-Dakar, là où tout a commencé

Mais son vrai nom, c'est Mamadou Diakhaté. 18 ans après, le natif de Grand-Dakar au début des années 1990, s'est offert une forte réputation. Celui d'être un activiste engagé pour le bien-être de l'École. Redonner une nouvelle vie à un établissement scolaire en état de délabrement, bâtir et reconstruire des salles de classes, peindre des murs abîmés, distribuer des kits

scolaires et des moyens matériels et techniques, à ses habitants : élèves et personnels éducatifs, en quelques mots, préserver ce riche patrimoine qu'est l'École sénégalaise.

Néanmoins, bien avant l'école, Mamadou Diakhaté a fait de l'engagement citoyen un sacerdoce. « J'ai très tôt milité dans des associations de mon quartier à Grand-Dakar, où j'ai eu à faire mes premiers pas dans la vie associative. C'est comme ça que j'ai appris

beaucoup de chose concernant l'engagement communautaire et le don de soi. En milieu scolaire aussi j'étais parmi les leaders dans les mouvements de contestation ou de bien-être », indique Mamadou Diakhaté.

Servir la communauté, une devise que Junior Niintche a continué de porter, notamment pour le compte de l'école. L'enseignant de 34 ans a décidé, en pleine pandémie de Covid-19, de remplacer la craie par la truelle.

« Mon engagement est motivé par l'aspect universel de l'éducation. Étant enseignant, j'ai quitté Dakar pour aller dispenser des cours dans la brousse, à quelques mètres de la frontière avec la Gambie. Chaque matin, je voyais que mes élèves n'étaient pas intéressés par l'école. C'est ainsi que j'ai décidé de m'engager à travers les réseaux sociaux », explique Mamadou Diakhaté.

Le pouvoir du clic, il en a fait sa force. L'instituteur co-fonde alors le mouvement communautaire « Team Niintche » et une page Facebook qui porte le même nom, dédiés à la sensibilisation, aux activités de nettoyage et à la construction de salles de classe. Ce mouvement portera ensuite l'appellation « Simples Actions Citoyennes ».

Un système de financement parti du « crowdfunding »

Quelques années plus tard, c'est un bilan impressionnant qui se dresse. Plusieurs dizaines d'écoles et de salles de classe reconstruites en un temps record à l'échelle du territoire national.

Son projet le plus récent consistait à redonner une nouvelle âme à l'école Cheikh Racine Sow de Podor, dont plusieurs salles de classe étaient vétustes. Les travaux ont pris fin au cours du mois de juillet, après 25 jours seulement. Ce projet ambitieux, situé dans le département de Podor, à Dioum, village de Kahel, a été mené avec



l'engagement de divers corps de métier : menuisiers, peintres, maçons, électriciens etc.

Toutefois, la mobilisation des moyens pour dérouler ses activités n'est pas de tout repos. La réalisation de ses projets nécessite de bonnes bases financières. Mais Junior Niintche a su relever le défi en faisant recours au financement participatif. « En faisant les écoles, nous n'avions pas d'argent. Alors, j'ai eu l'idée de lancer une petite cagnotte sur mes réseaux, en demandant à mes abonnés de cotiser chacun 50 Francs CFA pour refaire par exemple les toilettes d'une école à Grand-Dakar. Au bout

de 2 heures, nous avons atteint la somme qu'il fallait », dit Mamadou Diakhaté.

Cependant au fil des années, l'enseignant change de tactique et noue des partenariats avec des sociétés privées pour la réalisation de ses travaux. « Lors des événements politiques récents, les gens ne cotisaient plus. Nous avons alors décidé de passer de cagnotte à Responsabilité Sociétale d'Entreprise (RSE). Nous avons mis en place des projets structurants pour pousser les entreprises à nous redonner une partie de leurs bénéfices dans le cadre de nos travaux dans les écoles. C'est ainsi que nous avons élargi nos activités », révèle Junior Niintche, qui précise aussi avoir collaboré avec le ministère de l'Éducation nationale.

Fils de militaire et apolitique

Marié et aîné de sa famille, ce fils de militaire se veut apolitique. La discipline et la rigueur caractérisent son engagement communautaire au sein des écoles. Pour lui, un établissement scolaire

doit obligatoirement disposer d'un bon cadre favorable à l'épanouissement de l'élève.

« Aujourd'hui on nous parle de la qualité ou de concours général mais la réalité est que l'école sénégalaise n'est pas aux normes. Les disparités sont importantes. Les écoles à Sacré-cœur ne sont pas les mêmes à Sindji Daga. Si nous voulons une école sénégalaise performante, il faut d'abord améliorer les conditions d'études », lance Mamadou Diakhaté, alias Junior Niintche.

M.D

L'INSTRUCTION CIVIQUE : OÙ EST PASSÉ LE CITÔYEN ?

Il fut un temps où l'école, au Sénégal, ne se contentait pas d'apprendre à lire, à compter, à conjuguer. Elle apprenait aussi à vivre ensemble. On l'appelait « Instruction Civique et Morale ». ICM. Deux heures par semaine. Un cahier séparé. Un maître qui se tenait droit. Aujourd'hui, cette matière a disparu des emplois du temps. Le mot même a disparu du vocabulaire des élèves. Et avec lui, une question s'impose : l'école forme-t-elle encore des citoyens, ou seulement des diplômés ?



1. À QUOI SERVAIT L'INSTRUCTION CIVIQUE NAGUÈRE ?

L'ICM n'était pas une matière comme les autres. C'était un projet de société mis en manuel. Elle enseignait les règles du vivre-ensemble. Le respect du drapeau. L'hymne. Les institutions. Le rôle du maire, du député, du juge. Le droit de vote à 18 ans. Le devoir de payer l'impôt. L'interdiction de jeter un sac par terre. Des choses simples, concrètes, répétées jusqu'à devenir des réflexes. Elle transmettait des valeurs. La probité. Le respect de l'aîné. Le sens de l'effort. Le culte du

travail bien fait. On y parlait de Lat Dior et de Léopold Sédar Senghor dans la même leçon que « ne pas tricher ». L'histoire servait à donner des exemples. La morale servait à donner un cap. Elle fabriquait du « nous ». Dans une classe de 50 élèves, venus de quartiers et de familles différentes, l'ICM rappelait qu'on appartenait à la même République. Même hymne. Même devise : « Un Peuple - Un But - Une Foi ». C'était naïf ? Peut-être. Mais c'était assumé.

L'école n'avait donc pas seulement pour mission de remplir des têtes. Elle avait pour mission de former des têtes qui pensent le collectif.

2. POURQUOI A-T-ELLE DISPARU ?

La disparition ne s'est pas faite d'un coup. Elle s'est faite par érosion.

Raison n°1 : La réforme des programmes.

Dans les années 90 et 2000, l'école sénégalaise est entrée dans l'ère des « compétences ». Lire, écrire, compter, et les matières dites « utiles » : maths, français, SVT, informatique. L'ICM a été jugée trop « discursive », trop « moralisatrice ». Elle a été diluée. Certains contenus ont été reversés dans l'Histoire-Géo et à l'Éducation à

la Citoyenneté. En clair : 2 heures fixes sont devenues 20 minutes de-ci de-là. Et donc plus rien de structuré.

Raison n°2 : La peur du jugement.

Parler de morale à l'école est devenu suspect. Qui décide de ce qui est bien ou mal ? L'Etat ? Le maître ? Les parents ? Dans une société devenue plurielle, laïque, religieuse, traditionnelle, l'école a reculé. Elle a choisi la neutralité. Et la neutralité, en matière de valeurs, ressemble souvent à un silence.

Raison n°3 : L'urgence économique.

L'école a été mise sous pression. Résultats au BFEM, au BAC, taux de réussite. Les parents demandent des diplômes qui donnent du travail. Les bailleurs demandent des programmes alignés sur les standards internationaux. Dans ce contexte, « comment devient-on un bon citoyen ? » est passé après « comment résout-on une équation ? ».

L'ICM n'a pas été supprimée par décret. Elle s'est éteinte faute de temps, faute de place, faute d'audace.

3. ET AUJOURD'HUI ? L'ÉCOLE NE FORME-T-ELLE PLUS DE CITOYENS ?

Poser la question ainsi serait injuste. Les enseignants forment toujours. Mais ils le font sans outil, sans cadre, sans temps.

Constat n°1 : On a des experts techniques, mais des citoyens en apprentissage. Nos jeunes maîtrisent TikTok, le code, l'anglais. Mais combien connaissent le rôle du Haut Conseil des Collectivités Territoriales ? Combien savent comment déposer une plainte ? Comment fonctionne un conseil municipal ? On leur a donné le monde dans un smartphone,

mais pas les clés de leur propre cité.

Constat n°2 : Le vide a été occupé.

Si l'école ne dit plus ce qu'est un citoyen, d'autres le disent. Les réseaux sociaux. Les influenceurs. Les prêcheurs. Les partis politiques. Chacun avec sa version de la citoyenneté. Parfois généreuse. Parfois violente. L'école a laissé le monopole de l'éducation civique au fil d'actualité.

Constat n°3 : On le voit dans l'espace public.

L'incivisme n'est pas une fatalité sénégalaise. Mais il est un symptôme. Déchets dans la rue, fraude, manque de respect de la parole donnée, défiance envers les institutions. Ce ne sont pas des problèmes de police. Ce sont des problèmes d'éducation. Ou plutôt : d'absence d'éducation à cela.

4. PEUT-ON REVENIR EN ARRIÈRE ? FAUT-IL REVENIR EN ARRIÈRE ?

Non. Il ne s'agit pas de ressortir les manuels de 1975 avec la photo du Président en première page. Le monde a changé. La jeunesse a changé. Le Sénégal a changé. Mais il s'agit de poser une autre question : Que voulons-nous que l'école transmette, au-delà des savoirs ? Plusieurs pays ont tenté des réponses. Au Rwanda, on a fait de « l'éducation à la citoyenneté » une matière centrale après 1994. En France, on a créé « l'Enseignement Moral et Civique » avec débat, laïcité, médias. Au Japon, les enfants nettoient leur classe. C'est noté. C'est évalué. Et nous ? Nous avons les JOJ 2026 dans 100 jours. 3000 jeunes du monde entier vont venir. Ils verront nos stades, nos plages. Mais verront-ils aussi notre capacité à vivre ensemble ?

EN GUISE DE CONCLUSION



L'instruction civique d'hier avait des défauts. Elle était parfois dogmatique, parfois déconnectée. Mais elle avait un mérite : elle nommait les choses. Elle disait : voici ce que c'est qu'être Sénégalais. Voici ce que la République attend de toi. Aujourd'hui, l'école forme d'excellents mathématiciens, d'excellents biologistes, d'excellents informaticiens. C'est indispensable. Reste à savoir si elle forme encore des citoyens. Des citoyens qui votent en connaissance de cause. Des citoyens qui respectent la chose publique. Des citoyens qui, le jour où on leur confie un micro, une responsabilité, un budget, se souviennent qu'ils ne sont pas seuls.

Ce n'est pas à l'école seule de faire ce travail. La famille, la mosquée, l'église, la rue, les médias ont leur part. Mais l'école est le seul endroit où, pendant 10 ans, on réunit tous les enfants du pays sous le même toit. Laisser cet espace vide, c'est faire un choix. Le remplir, c'en est un autre.

À J-100 des JOJ, alors que Dakar s'apprête à accueillir la jeunesse du monde, peut-être est-il temps de se demander quelle jeunesse nous mettons sur la piste. Pas seulement la plus rapide. La plus consciente.



Former, Insérer, Nourrir

« Clés en main » de six Lycées professionnels en Agriculture et Agroalimentaire (LPAA) »



- * Zone de transformation des produits agricoles
- * Zone de production de céréales
- * Maraîchage
- * Elevage
- * Pisciculture
- * Usine de production d'aliment de volaille et de bétail
- * Espaces pédagogiques

PROMOTEUR:





Le Savoir en mouvement

+221 33 868 75 76



educactiontv



Almadies, zone 5, Lot 19, - Route du King Fahd Plalace.
Dakar - Sénégal



www.educ-action.sn